



J'avais quinze ans quand je suis venu pour la première fois à Alleins. C'était pour y prendre un café. Mais j'habite le village depuis trente cinq ans, toujours dans cette même maison, en face de la boulangerie Moll. Et avec le même mobilier. Il faut dire que les meubles, je les ai achetés avec les murs. De toute façon, on aurait pas pu les sortir. Les lits, ils n'auraient pas passé la porte. Mais ce sont de beaux meubles. Il faut dire que l'ancien propriétaire était ébéniste. ...Au début, j'ai eu de la peine à me trouver au centre du village. Avec tout ce bruit ! J'étais prêt à balancer un seau d'eau sur ceux qui passaient sous ma fenêtre. Vous pensez, moi le berger, j'étais habitué au silence... Oui, j'ai travaillé toute ma vie avec les moutons. A quinze ans, je faisais déjà la transhumance de Sénas à Briançon. Trois cent cinquante kilomètres. A pied ! Cela prenait quinze jours. Et on couchait dehors, avec les chiens autour de nous. On avait pas peur des voleurs ! Il y avait quinze cents moutons. Nous étions trois bergers. J'avais deux vieux avec moi. Je m'étais acheté une chemise bleue. Je ressemblais à un bonze. A l'arrivée, elle était pas de première fraîcheur. Il faut dire qu'on se changeait pas. J'avais un copain, il a fallu la lui couper sur la peau

# Mathieu Barra

Enregistré en juin 2004



tellement elle était sale. Ah ça non, on sentait pas bon, on sentait pire que la chèvre ! Moi, je marchais devant et je ne me trompais pas de route. Les étapes ? On prenait la route des Alpes : Sénas, la Roque, le Puy Sainte-Réparate (où j'ai couché dans la barque des pompiers). Et puis on passait l'ancien pont suspendu qui traversait la Durance. Moi je courais devant, les vieux étaient derrière. Il fallait faire attention d'éviter le surpoids. Alors on faisait passer les bêtes par petits paquets. Quelquefois, deux par deux. Je me rappelle, on entendait craquer les câbles !... Après on se dirigeait sur Mirabeau. Et puis, Manosque, où on restait deux jours. On s'installait à la sortie de la ville, là où actuellement il y a les feux rouges. A l'époque, il y avait un verger de pêches. Des belles grosses pêches, je me rappelle, j'en remplissais ma chemise. Après, c'était la Brillanne où une fois, avec les petits, j'ai ramassé les bonbons qu'on jetait à l'occasion d'un baptême. Les vieux, ils me criaient : "allez Mathieu, va ramasser les pièces". Moi, j'avais quinze ans, alors j'y allais. ....Puis, c'était la route de Saint-Auban, Château-Arnoux et l'arrivée à Sisteron. A Sisteron, en quarante-deux, quarante-trois, on nous fauchait les moutons. Ils les attrapaient par les pattes de derrière et ils les traînaient dans les couloirs. Il faut dire que c'était la guerre!... Et on reprenait la route. Et puis, je vais vous étonner. Vous savez chez qui on s'arrêtait ? Chez le père Dominici qui soi-disant a tué la famille Drumond. Moi je dis que c'est pas vrai; il est innocent. De toute façon, nous, c'est pas Dominici qui nous intéressait. C'était son herbe. Il avait des grands champs de luzerne qu'on lui achetait pour les moutons. Enfin, après d'autres étapes, on arrivait à Briançon et on se dirigeait sur Villeneuve-la-Salle. On montait, dans la montagne, derrière, dans l'autre vallée, et là on était arrivé. Nous restions trois mois. Cent vingt jours ! Jusqu'à fin octobre, on ne descendait pas.

Plus tard, dans ma vie de berger, j'ai été mon propre patron. J'avais mon troupeau avec un associé. J'ai été également toucheur en bestiaux. J'allais

chercher les moutons un peu partout, par exemple à Nîmes, Istres, Fos. Je n'avais pas peur de marcher. Il m'arrivait de partir de Cavaillon à quatre heures du matin et d'arriver à Orange, à minuit, avec mon troupeau. Je pouvais avoir huit cents à mille bêtes. J'étais seul avec mon chien. Un berger belge, il faisait la circulation. Il faisait passer les voitures. Moi, je m'en occupais pas. J'ai fait toutes les bases aériennes. La base d'Orange. C'était mon patron qui la louait pour la pâture. Et puis, pendant dix ans, j'ai également été à la base aérienne de Salon. Je me rappelle, le matin, je faisais entrer mon troupeau par le portail numéro cinq. Et même, une fois, j'ai perdu la clé. Le soir, il a fallu que j'appelle la garde pour faire sortir les bêtes et rentrer à la maison. La journée, j'étais en plein soleil. Je me mettais à l'abri, à l'ombre du radar. Cela ne m'empêchait pas de m'endormir. Il faisait tellement chaud. Une fois, c'était le milieu de la journée, un avion est tombé, pas loin de moi. Peut-être à cinquante mètres. Je ne m'en suis rendu compte qu'en voyant les infirmières. Non, je ne blague pas.

Aujourd'hui, j'ai quatre-vingts ans. J'aime toujours marcher. Je vais à Mallemort, à Lamanon, à pied. Le matin, quand il fait pas trop chaud, je vais aussi chercher du bois pour l'allumage. Et puis avec ma femme, qui ne peut pas vraiment marcher, on va dans le village. Il nous arrive de nous installer en face du café. Pas au café, cela devient trop cher. Je préfère boire à la maison !